

Yves Leclair, *L'Autre vie*

nrf / Gallimard, 2019, 16 €

Diérèse 77

La notion de l'*Autre vie*, commune aux religions monothéistes, est presque toujours victime d'une immense méprise, en ce qu'elle est projetée au-delà de la mort des êtres humains : celle d'une âme libérée du corps... Cette dualité qui tire un trait définitif entre Terre et Ciel oublie la triade sacrée qui compose nos personnes aux yeux des mystiques de toutes traditions : le corps matériel, l'âme subtile et l'esprit divin – du latin *spiritus*. Qu'est-ce que cela change, dirait-on ? Tout, puisque ce souffle spirituel tisse ensemble le mortel et l'éternel, le matériel et le conscient, le profane et le sacré, dans cette vie-ci, déjà. S'il nous « faut naître de nouveau » (première épigraphe, *Evangile* de Jean), c'est donc à ce monde d'ici bas... À la condition que notre être s'y rende totalement disponible, comme nous en avertit la seconde épigraphe (Baudelaire) : la « sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre » (p. 9).

Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'Yves Leclair entrelace ses références monothéistes (noms bibliques, lexique religieux, auteurs chrétiens) à des allusions moins orthodoxes : poètes taoïstes et bouddhistes, déesses ou héroïnes gréco-romaines, personnages de contes occidentaux et orientaux... Autant d'indices du fait que cette « autre vie » est en réalité la nôtre ! Presque chaque poème (en prose) est daté et marqué du lieu géographique qui en inspira l'écriture, de la Tunisie aux Pays-Bas, en passant par la télévision roumaine, la pointe de Pen-Hir en Bretagne, la Belgique ou l'Italie... S'il ne fait aucun doute que le poète aspire à une réelle Transcendance, comme l'indiquent le thème inaugural du pèlerinage de Compostelle, la structure du recueil sous la forme de sept ciels successifs et la forte présence d'échelles (pp. 13, 47, 54, 66, 89) ou de désirs d'élévation (« L'envol des oies sauvages du coin de l'enveloppe », p. 48), cette soif d'un monde supérieur¹ a ceci d'étrange qu'elle ne peut être comblée qu'« au bas de l'échelle » (p. 66) ou « en bas de la pente » (p. 92), très loin de nos métaphysiques et de toute considération intellectuelle. Ainsi *L'Autre vie* se glisse-t-elle dans l'infime, l'inaperçu, la poussière et jusqu'à la souillure. C'est dans la « niche de Diogène » qu'une pauvre « chaise en paille » de « paysan » devient « l'endroit idéal » (p. 55), c'est-à-dire le paradis, où naît l'extase.

On l'aura compris, la clef qui ouvre *L'Autre vie* n'est pas un lieu mais un état de conscience particulier qu'il s'agit de retrouver, aussi familier qu'extraordinaire, et que le poète nous décrit avec précision : entièrement dégagée de l'emprise des pensées, à la fois limpide et nébuleuse, cette région sensitive de nous-mêmes est apte à se laisser étreindre par l'« Étrange sensation » qui nous fait renaître dans une « sorte d'ivresse, d'assourdissement, mais qui rendrait moins sourd » et plus sensible, par exemple « quand la neige tombe d'abondance » (p. 51), ou encore face au « parfum de l'œillet rose », hors de portée de l'« esprit » « infirme » dont les « hautes idées sont dépassées par la senteur, le sentiment, l'esprit subtil de la fleur ». C'est donc à une « façon tout autre de sentir » que le poète nous réveille, espérant nous « offrir à ras-de-terre des miettes de l'autre monde » (p. 52), aux antipodes du « monde officiel » (p. 53) et à proximité de détails prosaïques, de préférence absurdes : « J'aime qu'elle soit immatriculée 32. Je ne sais pourquoi. » (p. 59). C'est que l'Esprit souffle parmi ces êtres dépouillés des prétentions de notre esprit commun ou ces éléments que nous méprisons : la « jeune routarde » qui mendie « une petite pièce », loin « du ciel bouffi des dieux qui là haut paressent » (p. 69), le « parfum de diesel » (p. 93) ou les « odeurs d'oignons frits » (p. 112). S'ouvrir à ces réalités que « l'enfant » partage avec le poète, où « le poulx du temps bat » (p. 25), c'est nous laisser illuminer par

¹ S'y ajoute l'image de l'« autre rive » ou de l'île à atteindre (p. 72).



l'« or » que déposent la « paille » ou les « crottes » et l'« urine » de bêtes tractant une roulotte sur « le goudron sombre de la route » (p. 14).

Mais comment retrouver cet état de conscience ? Simplement en nous détournant de « l'ailleurs » qui constamment nous « leurre » (p. 61), pour sentir en plénitude *tout* ce qui nous est donné au hasard de nos rencontres, *ici et maintenant* : « ici même et aujourd'hui, ne serait-ce que par le chas d'une aiguille » (p. 134), « ici même, dans les pauvres choses où mènent nos pieds meurtris, finit et commence l'autre vie. » (p. 106) Dans la conscience de ce présent d'ici, où tout s'achève en permanence (« Disparitions », pp. 29 à 43), nous pourrions enfin vivre nos émotions dans leur fraîcheur fugitive et revigorante, à l'instar de cette « grande colère » qui passe dans des « yeux gris pourtant si doux, si purs » (p. 36), dans cette orgie d'une âme amoureusement sensuelle que Baudelaire célébrait. En effet, la « Résurrection des corps » (p. 63) concerne d'abord la splendide nudité de femmes croisées (« Jupe noire très haut fendue, chemisier blanc où germent les seins tumultueux », p. 36), la faute originelle s'abolissant dans la « gloire de leur chair nue » (p. 73).

Nos vies banales se raniment à cette lecture où le poète nous guide sur les « chameaux » de ses propres « mots » (p. 19), dont les jeux sonores et sémantiques font éclater nos rires contre « les hyènes de nos haines ordinaires » (p. 97) : « Je suis marri Jésus », plaisante-t-il ; ailleurs, il cherche l'or dissimulé dans « l'aure » (p. 58-59) et emprunte une route en « trompe l'œil » qui nous mène « à Berneuil » (p. 77), nous entraînant là où ne souffle « rien que du vent, levant » (p. 90). En « troubadour des gouttières » (p. 129), Yves Leclair ne cesse de chanter le paradoxe qu'incarnent les vrais bons vivants : « pour tes hauts où nous sommes si bas, pour tes bas, où nous sommes si hauts » (p. 130)...